La construction de l’ancien hospice de Delémont (1696-1700)

Autor(en): **Cassina, Gaëtan**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **77 (1974)**

PDF erstellt am: **17.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-557325

Nutzungsbedingungen

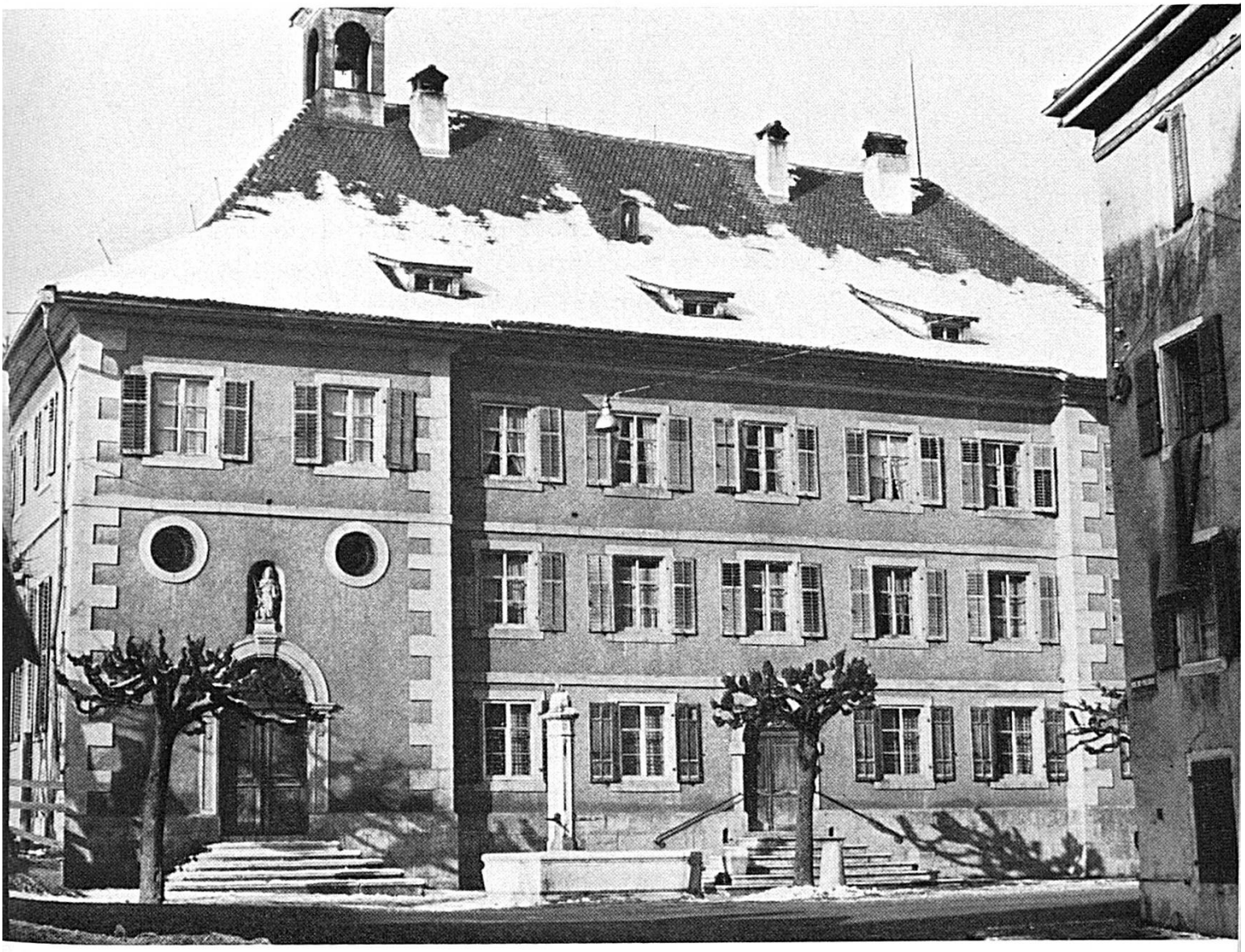
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch



Home des Vieillards, Delémont (ancien bâtiment). Bâtiment principal avant la restauration.

La construction de l'ancien Hospice de Delémont (1696-1700)

par Gaëtan Cassina

En 1698, le prince-évêque Guillaume-Jacques Rinck de Baldenstein contraignit la ville de Delémont à céder son nouvel hôpital aux sœurs Ursulines venues de Porrentruy pour ouvrir une école de filles. Le bâtiment était pratiquement achevé, mais divers aménagements, et surtout l'agrandissement, l'exhaussement et la construction d'annexes, furent réalisés par les nouvelles propriétaires [1].

A quelques détails près, le couvent des Ursulines de Delémont devait présenter en 1700 l'aspect qu'il vient de retrouver après une heureuse restauration [2]. Si l'histoire de cet édifice est connue dans ses grandes lignes, jamais toutefois on n'a cherché à déceler les différentes étapes de son édification. Or, celles-ci sont assez bien documentées par les pièces d'archives qui nous sont parvenues. D'une part, les renseignements sur la bâtisse de l'hôpital sont explicites et riches de détails. D'autre part, un plan de situation tracé lors du rachat par les Ursulines rend compte de l'état des lieux à ce moment-là et des intentions des sœurs pour la suite de l'affaire. De même, les quelques récapitulations de comptes rédigées lors de la seconde campagne de travaux fournissent d'utiles compléments d'information. Enfin, et bien que plus tardif (vers 1730), un plan de la ville donne schématiquement la disposition définitive de cet ensemble [3].

A travers l'historique d'un monument important du vieux Delémont, il ne va pas forcément de soi que l'on veuille d'abord rendre hommage à ses constructeurs et à ses restaurateurs. Au cas où cela ne transparaîtrait pas dans ces lignes, c'est maintenant dit !

I. *Le nouvel hôpital* (1696-1697)

Fondée en 1447, la maison des pauvres — comme on appelait volontiers l'hôpital — changea plusieurs fois de place. La ville résolut de bâtir à neuf en 1695, et l'emplacement aussi devait être nouveau [4].

Le plan, agréé par S. A., avait été « fait, et dressé par Jacques Cuenin du Conseil à Delémont à qui la direction (des travaux) sera confiée et qui donnera tous les profils particuliers et nécessaires » [5]. Parfois prénommé Jean-Jacques, Cuenin tiendra le « Conte du Receu et de l'Exposé pour les Bâtiments d'un nouvel Hôpital à Delémont », qui nous livre force détails précieux [6].

Les travaux préparatoires et la plupart des contrats datent de 1696, ainsi probablement que le début de la construction proprement dite. En été 1697, elle était assez avancée pour permettre la couverture du bâtiment, dont l'aménagement se poursuivit jusqu'à sa reprise par les Ursulines [7].

Poste le plus important, la maçonnerie fit l'objet du plus ancien contrat à notre connaissance, du plus instructif également. Le 15 avril 1696, un devis et marché est conclu entre Henry Schnorff, vicaire général et official, au nom du prince-évêque, et « Honnorable Nicolaus Schelhorn Maître Maçon bourgeois à Porrentruy, à l'effet et pour la Construction des ouvrages de Maçonnerie cy après specifiés, qu'il convient étre fait pour un nouveau Hopital et une Chapelle y jointe dans la ville de Delémont au bout contre vent de la rüe de la Condemaine [8], le tout large en front et sur le derrier regardant Midy et Minuit de septante cinq piés, et profond regardant vent et Bise de 48 piés pour le Corps de l'Hôpital et de 53 piés pour la Chapelle ». Un simple coup d'œil au plan de 1698 suffit à expliquer pourquoi nous ne reconnaissons pas dans cette description pourtant sommaire, ni surtout dans les indications de mesures, l'actuel bâtiment de l'ancien hospice. Il y manque principalement « l'aile » est, symétrique à la chapelle et en saillie de même sur le « logement » primitif de l'hôpital. Suit la description des travaux à effectuer, capitale pour essayer de reconstituer, avec ou sans l'aide d'un crayon, l'aspect premier de l'édifice.

« Neuf fenêtres de roc pour le front du Batiment taillées nettement avec des feüilures et les trous nécessaires pour y pendre des vantaux ou lades en dehors » devaient compter 5 pieds de haut sur 4 de large. Ces neuf ouvertures correspondent au rez-de-chaussée et au premier étage du corps central du bâtiment principal de l'ancien hospice. Le marché prévoyait encore « une fenêtre de roc taillée en oëil de boeüf pour le front de la Chapelle », soit probablement au-dessus du portail, où se trouve actuellement une niche avec statue. Là non plus, pas d'étage supérieur prévu, la chapelle équivalant en hauteur le rez et le premier. Enfin « trois autres (fenêtres) pareilles pour la même chapelle et chœur d'icelle », hautes de 10 pieds et demi

et larges de 3 et demi, « aussi nettement taillées avec une feuillure en dedans pour un chassis de fer ». Elles sont aujourd'hui coiffées de trois autres plus petites au deuxième étage. Aujourd'hui, soit dès 1698-99 !

A l'intérieur de la chapelle, l'arc triomphal était décrit comme « portail de pierre de Bourrignon avec deux chamfrains pour l'entrée au Chœur... iceluy, arc large de treize piés et haut de 19 et demi ou 20 piés ». Le sol serait « pavé de carreaux », et on accéderait au chœur par deux marches de 6 pieds chacune, pourvues d'une moulure. Quant à l'autel, avec sa table de 6 pieds de long sur 3 et demi de large, il aurait la « hauteur nécessaire pour y poser un marchepied », celui-ci en bois certainement. On couvrirait le chœur d'une « voute croisée ou à bonnet de prêtre », et la sacristie près du chœur serait également voûtée. Le plan de 1698 reproduit ces dispositions, de même que celles des « entrée et croisée du logement », à « voute d'arette ou croisée ». A l'angle N-E du rez, la cuisine était elle aussi voûtée.

Outre la question de l'œil-de-bœuf, peut-être unique d'après le plan initial, d'autres divergences relativement secondaires peuvent être relevées entre la description préalable aux travaux et l'état actuel du monument, dans des parties, s'entend, qui n'auraient pas dû être affectées par la seconde étape de construction. C'est le cas des portails et de leurs escaliers d'accès. « Deux portaux à Chambranle bien nettement de pierre de roc », pour les deux entrées, à la chapelle et au logement, avec 4 marches devant, auraient 10 pieds de haut et 6 de large, l'une en « voussoir », l'autre « quarré ». Or, les deux sont arqués et précédés de 6 marches. Comme d'autres édifices en donnent l'exemple [9], le nombre des marches ne saurait être tenu sérieusement pour un indice de changement de plan survenu entre la signature du contrat et son exécution. Reste l'un des portails, mais qui peut bien avoir été réalisé sur le modèle de l'autre, ou alors transformé en 1698-99. Le plan de 1698 montre encore une porte latérale, à l'est, donnant sur une cour dépendante fermée par un mur qui occupe en gros l'emplacement de la future aile symétrique à la chapelle.

Le « Conte » signale un marché passé le 8 novembre 1697 avec le « Maître », dont le nom ne figure pas. S'agissait-il encore de Nicolaus Schelhorn ? Nous ignorons également le contenu du contrat, qui peut avoir été tout à fait secondaire.

Cuenin rendit son « Conte » relatif à la construction de l'hôpital le 4 février 1700, soit vers la fin des travaux aux bâtiments du

nouveau couvent [10]. Sur un total de 5795 livres, 16 sols et 4 deniers, la maçonnerie et la taille des pierres se montaient à 2863 livres, 7 sols et 6 deniers, soit à près de la moitié.

Pour tenter de suivre de plus près l'avance du chantier lors de cette première étape, la livraison des pierres apporte des données intéressantes. Au stade préliminaire, on avait consacré quelques journées à des démolitions. Une maison disparaît avec la grange voisine entre le 3 juillet et le 17 décembre 1696 [11]. Mais le « Conte » ne précise pas quand on a fait « vuider et creuser les tranchées des fondations ». Les « pierres de roc » arrivent les premières : destinées aux escaliers, à quelques portails, au cartelage et aux angles, elles sont « voiturées » dès le 17 juillet 1696 et jusqu'au 10 septembre 1697. A noter qu'on en a composé le soubassement de l'édifice. Il en coûta 133 l., 5 s. et 6 d.

Le 9 octobre 1696, on visita la carrière de Frenois « avec Maître Dominique Maçon Entrepreneur, et encore un autre maçon », pour les « pierres de taille tirées dans la Montagne de Frenois proche de Bassecour ». Les voitures de ce matériau cessent le 2 juin 1697. Qu'il s'agit de la pierre la plus chère ou, plus probablement, de la plus utilisée, on en eut pour 386 l., 3 s.

Livré entre le 21 mai et le 23 octobre 1697, le tuf de Courfaivre était destiné à coup sûr aux voûtes assez nombreuses prévues dans le marché de maçonnerie. Il se monta à 134 l., 12 s.

« Maître Joqueley Chetelat de Wicque » fournit selon marché la « pierre de Bourrignon » dont on voulait faire la corniche, du 8 juin au 31 août 1697. Nous allons voir qu'à cette dernière date la charpente était déjà levée. La corniche aurait donc été mise en place, en tout cas partiellement, après la couverture ! D'après le montant payé, on se servit peu de cette pierre (73 l., 3 s.).

Les « moillons » ou « pierres à maçonner », amenés entre le 3 juillet et le 4 septembre 1697, coûtèrent encore moins : 54 l., 16 s. Les dates indiquent ici que ces moellons n'entraient pas dans les structures du gros œuvre, mais plutôt dans des cloisons à l'intérieur du bâtiment.

Au demeurant, cette diversité de matériaux n'était pas apparente. On voyait tout au plus, comme c'est le cas maintenant, la pierre taillée dont étaient faits le soubassement, les chaînes d'angle, les encadrements de portes et de fenêtres et les bandeaux, s'ils existaient déjà. Le marché relatif à la maçonnerie s'achevait en effet par cette remarque : « Enfin serat crepie, platrie et enduitte toute la besogne dehors et dedans et le dedans aussi blanchis ».

Le bois tenait alors dans la construction un rôle important. On commence à préparer celui de la charpente le 28 mai 1696. Divers charpentiers y seront employés jusqu'au 22 décembre 1697. Durant le second semestre de cette année-ci, il s'agit évidemment de bois destiné aux aménagements intérieurs.

Bien que la charpente de l'hôpital n'ait vraisemblablement pas survécu à l'exhaussement de 1698-99, il vaut la peine de retenir les péripéties de sa pose. « Marché avec Maître Jean Henry Bourquin pour les 2 charpentes » est passé en date du 6 janvier 1697. La charpente de la chapelle est levée le 11 juillet, avec l'aide de dix hommes. Le 20, c'est le tour de la charpente du chœur, et six hommes y contribuent. Le 14 août, quarante hommes participent à la mise en place de la « grande charpente ». La couverture commence le 19, avec treize hommes, trente garçons et dix-huit filles pour porter des tuiles. Le lendemain, douze hommes et quelques jeunes gens y travaillent encore. Probablement pour fêter la fin de cet ouvrage, on offre à souper au charpentier, le 24, et on lui verse 160 livres.

Le même jour, Bourquin touche 5 l., 10 s. pour la « façon du cintre de la grande arcade du Chœur, item pour neuf formes de portes, et la gallerie de la Chapelle par accomodement ». Pour cette même galerie, vingt pièces de bois avaient été ouvragées par le tourneur. Il s'agissait sûrement de balustres.

Le clocher du « vieux Hopital » est démonté le 26 août 1697, puis porté « à bras... dans le nouveau ». Le 31, une lucarne est pratiquée au toit du logement et le clocher rehaussé de deux pieds.

Le 1er septembre, Cuenin passe un nouveau marché avec Jean Henry Bourquin pour le « premier et grand plancher du Grenier tiré à nerf, item tous les planchers dessus et dessous des poëlles et infirmerie et chambres au dessus des poëlles bâs regardant midy pour 36 l. ». La femme du charpentier — peut-être décédé entre-temps — touchera la dernière somme relative à ce contrat le 3 mars 1698. Cet ultime paiement ne solde pas exactement le montant prévu. Le travail n'a peut-être pas été achevé, interrompu soit par la mort de Bourquin soit par la « vente forcée » du bâtiment aux Ursulines peu de temps après cette date. Les travaux de charpente coûtèrent, sans le bois, 297 l., 8 s.

Des ouvrages de menuiserie effectués pour l'hôpital, rien apparemment ne nous est parvenu. Le « Conte » évoque un « marché fait avec Maître Joannes Löffleur Menuisier à Delémont pour faire et parfaire le plancher dessus de la Chapelle en forme de croix avec un plat-fond exagonal au millieu, le tout relevé de

trois listeaux et fait bien proprement ». 14 l. sont payées à cet effet le 1er septembre 1697. Le 30 août, un deuxième marché avait été conclu avec Löffler pour trois portes de chêne, « à chassis et en placage, savoir pour l'entrée de la Chapelle et Celle du Logement, avec une petite porte dans le millieu de chacune d'icelle, et la troisième pour la Sacristie ». Le menuisier en reçut 12 l. le 24 octobre. Il livrera encore diverses portes, dont celle « côté cour » pour le portail visible sur le plan de 1698, et les autres pour l'intérieur de l'édifice. On lui demandera enfin la « façon du pied de l'autel ». Au total, la menuiserie aura coûté 42 l.

En dernier lieu, le poste vitrerie du « Conte » donne des indications qu'on aurait tort de négliger. Les inscriptions à ce sujet courent du 10 juillet 1696 au 4 mars 1698. La plus intéressante rappelle le marché du 8 octobre 1696 avec Maître Nicol de Courrendlin, pour 21 fenêtres identiques, les 3 hautes du côté ouest de la chapelle et 2 « ovales », soit probablement en fait les œils-de-bœuf ronds à la façade de la chapelle [12]. Comme Nicol devait fournir du bois de chêne, des sibes, du plomb et de la soudure, il n'est pas exclu qu'une partie de ces fenêtres — celles de la chapelle ? — sinon toutes aient été alors vitrées en cul-de-bouteille ou sives.

Nous laissons de côté divers autres travaux qui, même onéreux, telle la ferronnerie, n'apportent guère plus à notre connaissance du chantier de l'hôpital.

Prenant appui, pour déterminer les dates extrêmes de construction, sur une des théories communément admises, nous retenons les années 1696-1697, même si l'aménagement intérieur se poursuit en 1698 [13].

Il n'est pas établi à ce jour que Jean-Jacques Cuenin fût architecte, mais seulement qu'on lui doit les plans de l'hôpital dont il dirigea l'exécution, et qu'il était en outre membre du Conseil de la ville de Delémont [14].

Pour comprendre qu'on ait mandé un maître-maçon de Porrentruy, il faut se rappeler que le « devis et marché » a été fait entre Nicolaus Schelhorn et un représentant du prince-évêque résidant à Porrentruy. La reprise des travaux pour le compte des Sœurs montrera que Delémont ne manquait pas d'ouvriers capables [15].

Il ne saurait être question de comparer l'hôpital de Delémont, grande et simple maison flanquée d'une chapelle, aux somptueux établissements hospitaliers édifiés à la même époque par des cités plus importantes. On reprenait alors généralement un plan quadrilatère, hérité de l'architecture conventuelle médiévale et au centre

duquel on plaçait la chapelle [16]. Même le grand modèle de la Renaissance, l'Ospedale Maggiore de Milan, n'offrait en quelque sorte que des variations grandioses sur ce thème donné [17]. D'ailleurs, quelle qu'ait pu être la qualité de son architecture, la maison des pauvres de Delémont conserva quelques mois à peine son apparence première, précédemment évoquée, avec ses deux étages. Sans grand effort d'imagination, on peut se faire une idée de son allure en faisant abstraction des apports ultérieurs. Mais il paraîtrait vain de porter quelque jugement de valeur que ce soit sur une bâtisse qui, avant même d'être complètement achevée et de pouvoir être utilisée, subit des remaniements qui en ont complètement changé l'aspect.

II. *La Maison de Sainte-Ursule* (1698-1700)

Les circonstances dans lesquelles les Ursulines prirent possession de l'hôpital mort-né ont déjà été esquissées plus haut. Il reste piquant de voir l'évêque, qui avait approuvé le plan du nouveau bâtiment en tant qu'hôpital, prétexter du luxe de l'édifice pour en changer la destination [18]. Il avait ses raisons de favoriser l'installation à Delémont de sœurs venant de Porrentruy [19]. C'est à ses largesses que nous devons le monument tel qu'il nous est parvenu. Les Ursulines eurent à surmonter quelques oppositions avant de pouvoir réaliser tous leurs projets d'agrandissement. Mais le Conseil de ville finit par leur donner gain de cause contre les Capucins, qui ne voulaient pas qu'elles construisent sur les murs de la ville touchant le couvent [20]. Le plan de situation de 1698 porte un certain nombre d'inscriptions au crayon, qui montrent avec précision une partie des projets d'extension.

A l'ouest, on comptait relier, par un mur — appelé cloison — percé d'une porte, le mur ouest du chœur de la chapelle aux murailles d'enceinte de la ville. On créerait de la sorte une cour ou un jardin entre le couvent et l'enceinte. Mais cet espace était partiellement occupé : une « dépendance des D Dmes Religieuses », une « maison venale appartenant à l'Eperonier », un « chesal venal ou plutost litigieux et dépendant » et un « jardin venal » se succédaient d'ouest en est, tous adossés au mur de ville.

A l'est, on a déjà cité la « cour dépendante » jouxtant le bâtiment de l'hôpital et entourée d'un mur. Suivaient des « chesaux à vendre appartenants à plusieurs particuliers », et surtout une « maison et grange à vendre propre à faire cy après les Classes appartenante au Sellier ». Dans la continuation du mur est de la grange, on envisageait comme à l'ouest une cloison avec porte pour joindre l'enceinte

et fermer ainsi le périmètre du couvent. Après la grange, on signalait encore un « chesal appartenant à fû le Sr. Greffier Gondy qui servira de passage ou Ruëlle » entre la future école et une « maison bourgeoise » sise plus à l'est, mais alignée, comme l'hôpital et la maison avec grange, sur la « Grande Rüe contre Midy », la rue de la « Condemaine ».

Les modifications apportées au bâtiment de l'hôpital ne figurent pas sur ce plan, mais il est aisé de les constater *de visu*, au su de ce qu'était l'édifice élevé en 1696-97. L'intérieur fut aménagé pour les cellules des religieuses, dont le nombre ne devait pas dépasser douze [21].

Quelques chiffres aideront à saisir l'ampleur des travaux exécutés pour le nouveau couvent. La ville, qui avait dépensé près de 6000 livres pour l'hôpital, le vendit 3000 l. aux sœurs. Tant pour agrandir, exhausser, aménager, acheter terrains et maisons que pour construire le bâtiment d'école et diverses annexes, il en coûta encore 13.355 l. et 11 sols. Le prince-évêque contribua personnellement, sur un total de 16.355 l. 11 s. (plus 62 l. perdues « en cours de route » !), pour un montant de 14.082 l. 10 s. [22].

Sans nous offrir la même précision ni la même profusion que le « Conte » de Cuenin, les Ursulines ont laissé trois décomptes successifs de leurs frais de bâtisses, suffisamment instructifs pour mériter un examen attentif [23].

Incidemment, on apprend que Jean-Jacques Cuenin a peut-être dirigé, mais en tout cas projeté les transformations de l'édifice : « Monsieur Cuenin qui à esté Deux foy à Pourrantruy à raison de nostre Bastiments », « Et pour avoir porté le Model du Bastiment à pourrantruy ». L'évêque ne s'est donc pas contenté de plans, il a exigé une maquette, cette fois. Entre décembre 1699 et août 1700, Cuenin touchera une « récompense » de 72 l. 10 s. Peut-être pour avoir bien mené l'exécution des travaux.

Les noms des maçons n'apparaissent pas tous, mais par exemple « Les Massons peter Feune et sigrist, selon Le contract faite avec eux pour le gros Bastiment » recevront 1657 l., 19 s., 4 deniers. Le gros bâtiment, c'est évidemment l'hôpital agrandi. On parle des maçons « qui ont fait Les Classe » ou « Les Ecole » sans les nommer. Il s'agit de la maison de plan presque carré, à l'est du couvent proprement dit et séparée par une vaste cour de celui-ci. Ses constructeurs ont reçu 742 l., 1 s., 6 d. On ignore à quoi œuvrait « Frantz Feune Masson », qui encaissa 277 l., 18 s. et 3 d. Il s'identifie peut-être avec « un austre Masson qui a renouvelle des pierre et couppe des marche etc ». Quelques noms reviennent ou ne sont cités qu'en rela-

Bâtiment N° 2 avant la restauration.

tion avec la fourniture des pierres. On retrouve ainsi Peter Feune livrant de la « piere de Borignon » pour 200 l., 9 s., 8 d. [24]. On la qualifie aussi de « pierre de porte et de fenestrage ». « Item encor pour achapt de 589 pied de pierre de monsieur schitz et pour charoit diceux » on a dépensé 112 l., 18 s., 10. Sur un autre décompte, la même somme concernait de la pierre de Bourrignon « d'un austre Masson » (que Peter Feune). Le rapprochement est concluant.

On se sert des mêmes pierres que pour la construction de l'hôpital, avec parfois d'autres dénominations. Mentionnons la « pierre commune, et des pierre de cartelage et fundamentale », pour 486 l., 9 s. ; la « pierre de laive pour vouster les cave », qui est le tuf, pour 129 l., 10 s, 6 d. ; la pierre de Frenois est moins utilisée que pour l'hôpital : on en eut pour 108 l., 3 s., 10 d. ; enfin la « Morte pierre » qui ne coûta que 20 l., 15 s., 6 d. Quelques problèmes semblent s'être posés. On fit des frais « pour avoir la faculté de cruser des pierre et ouvrir une perier de Laive, comme aussi à chercher des bonne pierre, et à payer le Domage porte par les chartier, et pour avoir prins vission des Murailles de la ville, et pour une porte en particulier » [25].

Les charpentiers sont nommés dans un autre document [26]. Dans le décompte du 4 décembre 1699, on mentionne 662 l., 9 s., 4 d. « pour les chapus a charpanter les Bois et lever la ramure du gros bastiment et couvrir le toys », et une petite somme « pour d'autre chapus qui ont fait des cintre et a bon compt sur les galandure ». Mais rien sur la charpente des « Ecoles ». « Les chappu qui ont fait les deux rammure », est une phrase qui revient par contre dans les deux autres décomptes, celui du 20 août 1700 et le dernier encore postérieur à cette date, où on leur attribue 780 l., 1 s., 2 d. Ici, « des chappu qui ont fait les galandures et faux blanche etc » (faux planchers probablement), ont reçu 286 l., 9 s.

Les fenêtres, le serrurier et divers menuisiers drainent encore d'importantes sommes pour des travaux dont le détail nous reste inconnu. Enfin, les sœurs ont acquis « 12 fournaise » (poêlles).

Alors qu'il n'en est presque rien conservé, le décor est assez bien documenté par ces textes. Avant décembre 1699, un sculpteur avait « coupé en pierre » une statue de sainte Ursule pour 8 l., 6 s., 3 d., ainsi que « les Armes de Son Altesse » pour 34 l., 10 s. Avant août 1700, il avait encore taillé un saint Joseph pour 5 l. Peut-être s'agit-il de Monnot, cité plus tard « pour avoir coupe Nostre Autel » et reçu à cette occasion 150 l. [27] ?

Un peintre qui n'est pas nommé « à fait diverse peinture tant en l'église comme aussi en la maison et dehors », en 1700, et son travail

n'était pas terminé en août. Il devait toucher 51 l., 12 s., 4 d. Peut-on lui attribuer la peinture à l'intérieur des niches ? S'agit-il de « Monsieur Charriat », auquel on versera 45 l. « pour le tablaux de notre Autel » [28] ?

Sculpté par Monnot, l'autel a été construit à Porrentruy, et même doré, avant de prendre place dans le chœur de la chapelle des Ursulines : « Son Altesse Illustrissime à payé au peintre sigler (qualifié ailleurs de « peintre Allement ») a pourrantruy pour Dorré Le dit Autel 157 l., 10 s., Et pour encor doré le devans Autel aussi coupe de bois 18 l. », tandis que « pour les chartie qui ont amenez L'autel dès Pourrantruy icy et pour les homme et qui porté Le Tabernacle » on donnera 12 l., 1 s. Tous ces frais relatifs au retable n'entrent que dans le décompte postérieur au 20 août 1700, mais comme la plupart avaient été assumés directement par l'évêque, on ne peut exclure *a priori* que ces ouvrages aient été exécutés plus tôt. Il est néanmoins improbable que retable et devant d'autel aient déjà été installés pour la consécration de la chapelle par le prince-évêque, le 29 juin 1699 [29].

Deux statues en pierre, de saint Antoine et de saint Eloi, occupent aujourd'hui les niches de la façade. Remplacent-elles sainte Ursule et saint Joseph ? En tout cas, leur style n'interdit pas de les dater elles aussi de 1700 environ [30]. Quant aux armes épiscopales, une ancienne vue semble en laisser deviner l'emplacement : au-dessus du portail du logement [31].

Les décomptes établis par les Ursulines ne donnent guère de précisions sur la marche du chantier. Des chiffres figurant pour les mêmes postes aux diverses dates, il est possible de tirer cependant quelques repères chronologiques. Ainsi, le « gros bâtiment » paraît pratiquement achevé en 1699. La consécration de la chapelle, déjà construite et aménagée au moins partiellement lors de la première étape, n'est qu'un faible indice, mais la levée de la charpente est significative. Pourtant, un quart du coût de la maçonnerie de cet édifice ne sera payé que lors du premier semestre de 1700. Cela ne concernait sûrement plus le gros œuvre. Pour l'école, on parle des maçons qui « l'ont faite » en décembre 1699. Mais ils n'ont alors touché que les deux tiers du montant total. Et à cette date, seules la charpente et la couverture du bâtiment principal sont évoquées, comme nous l'avons déjà relevé plus haut. Selon la même théorie qui nous conduisait à dater la construction de l'hôpital en 1696-97, nous avancerons pour l'ensemble des travaux du couvent les années 1698-1700, pour le bâtiment principal avec la chapelle 1698-99 et pour « les classes » 1698 ou 1699 à 1700. A ce moment, aménagement et décoration doivent aussi être achevés.

Les deux bâtiments après la restauration.

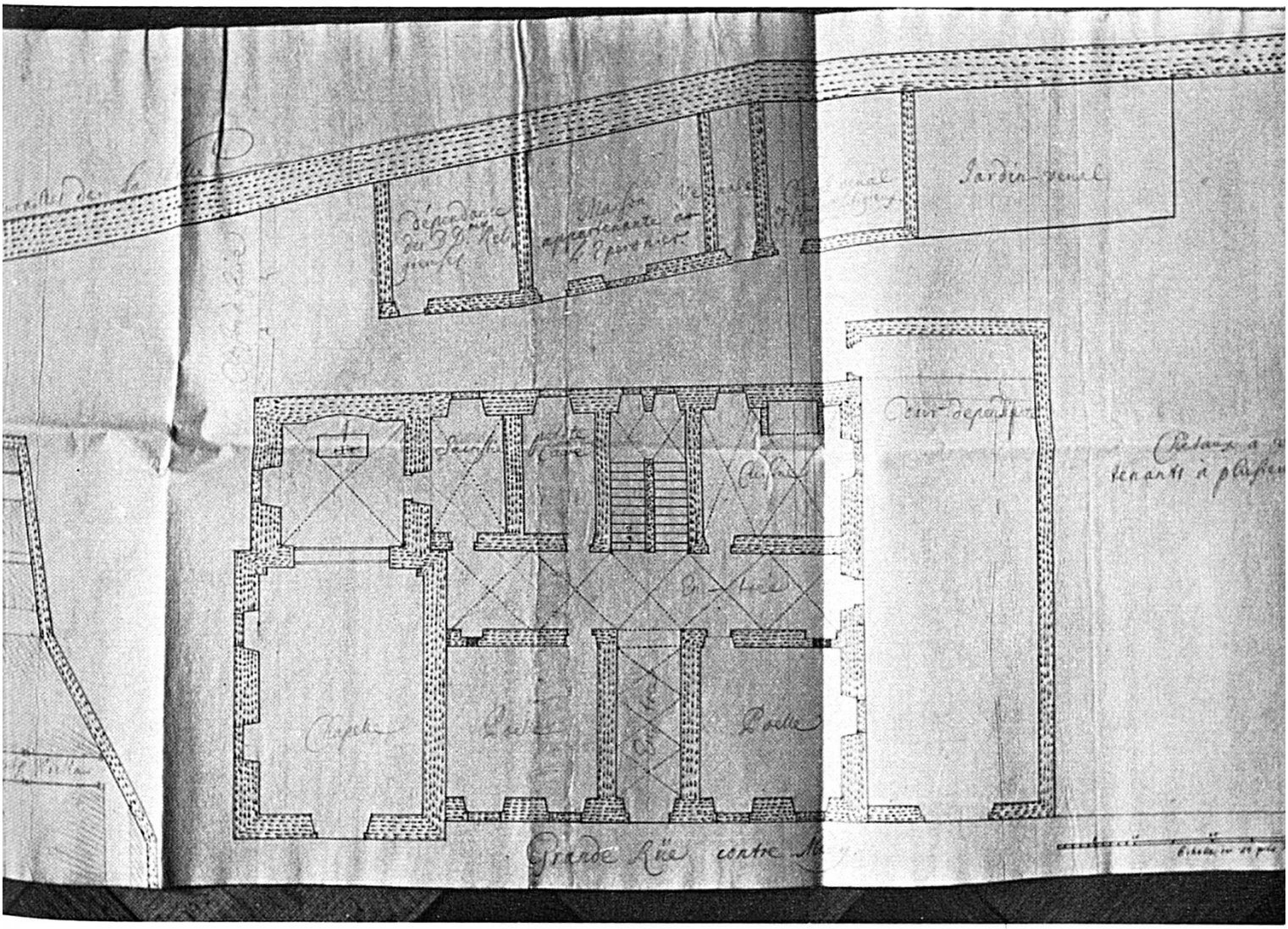
Nous ne voulons pas considérer ici les annexes et autres éléments secondaires disparus, qui avaient été élevés à l'initiative des Sœurs. De même, nous ne nous occupons pas du destin ultérieur de la Maison de Sainte-Ursule de Delémont, d'ailleurs sommairement évoqué précédemment [32]. En nous réjouissant de la fraîcheur qu'a retrouvée cet ensemble important pour le paysage urbain delémontain, nous nous permettons de conclure par quelques remarques sur son architecture.

Devant l'unité que présente, extérieurement au moins, le bâtiment principal, on ne devinerait pas qu'elle résulte de deux campagnes de construction bien distinctes. Et il faut louer l'auteur de la véritable métamorphose de l'édifice, c'est-à-dire vraisemblablement Jean-Jacques Cuenin, d'avoir su tirer habilement parti d'une situation qui aurait pu déboucher sur un compromis moins heureux [33]. Une façade typique de l'architecture monastique des XVIIe et XVIIIe siècles est issue de la grande maison accostée d'une chapelle. Façade, parce qu'on s'attendrait presque à trouver sur les côtés et derrière le bâtiment principal les « ailes » d'un quadrilatère ménageant en son centre l'espace réservé au cloître, tous éléments habituels aux plus grands monastères. Mais nous avons affaire à un modèle réduit d'architecture conventuelle. Néanmoins, les façades principales d'abbayes reconstruites à peu près en même temps que la maison des Ursulines de Delémont présentent un certain nombre de caractéristiques communes. Pour rester dans les limites géographiques de l'Ancien Evêché, les exemples de Lucelle [34] et Bellelay [35] sont éloquents. Comme à Delémont, des pavillons en saillie sur la partie centrale encadrent la façade. Chez les Ursulines, c'est la chapelle qui tient lieu de pavillon latéral. Elle occupait déjà cette position avancée par rapport à l'hôpital, et la réussite de l'agrandissement tient surtout à lui avoir opposé un pavillon à l'autre extrémité, en créant ainsi un effet de symétrie bien dans le goût du temps. Sans être nuisible à l'ensemble, l'exhaussement a peut-être quelque peu préjudicié la chapelle en tant que telle, tout en l'intégrant certainement mieux dans le corps de l'édifice. Le plan et le volume préfigurent déjà, bien qu'encore timidement, la distribution en fer à cheval adoptée par l'architecte Pierre Racine pour le château du prince-évêque à Delémont, sa « résidence d'été » édifiée à partir de 1716 [36]. Mais la comparaison s'arrête là. Tout au plus notera-t-on encore le face-à-face des deux monuments, occupant chacun un angle de l'enceinte, à l'extrémité ouest de la vieille ville.

Deux couvents d'Ursulines, à Fribourg [37] et Lucerne [38], bâtis également durant le dernier tiers du XVIIe siècle, ne présentent pas

de points communs avec celui de Delémont, si ce n'est certaine simplicité dans l'architecture des bâtiments conventuels, sobriété alors très répandue. L'articulation des façades offre le même dépouillement à Bellelay qu'à Delémont : aucun autre élément vertical que les chaînes d'angle « dentelées », qui encadrent avec bonheur les pavillons latéraux. Comme encore au château de Delémont, les divisions horizontales prédominent et soulignent l'allongement de la bâtisse. Elles sont absentes par contre, ainsi que les chaînes d'angle, à l'ancien bâtiment de l'école. Elles sont formées de simples bandeaux plats, au même nu que les chaînes d'angle et les encadrements de fenêtres, sans relief ni moulure eux non plus. De format presque carré (5 pieds sur 4), les fenêtres n'ont pas de lien avec les bandeaux séparant les différents étages, mais sont percées isolément, sur neuf axes pour la façade principale. Le même principe régissait déjà, un siècle plus tôt, la façade sud de la « Résidence » du Château de Porrentruy [39]. Si la composition des façades trahit l'héritage de la Renaissance, certaines fenêtres du couvent des Ursulines semblent même appeler encore le meneau central, survivance gothique [40]. Les portails sont les seuls éléments moulurés qui mettent quelque accent sur ces façades planes, d'un rythme monotone et d'une austérité un peu froide. Mais ils relèvent d'un style en honneur bien plus tôt dans le XVIIe siècle, et se conforment à l'archaïsme d'ailleurs relatif de l'ensemble [41]. Les volets, pleins à l'origine, confèrent à ces bâtiments un aspect « bourgeois » et une bonhomie qui tempère la rigidité de leur architecture. En relation avec la niche du pavillon oriental, qu'ils enserrent étroitement, leur effet n'est cependant pas des meilleurs. Quant aux niches à statues, elles ne sont pas architecturées et produisent au premier chef l'impression de greffes ultérieures, ce qu'elles ne sont certainement pas. Au demeurant, elles animent elles aussi heureusement la façade principale du « gros bâtiment ».

En définitive, c'est trop peu dire que « cet édifice représente un élément précieux de l'urbanisme delémontain » [42]. Pauvre de décor, mais de dimensions respectables et de proportions agréables, il s'affirme dans son contexte local, historique et monumental, comme un important complexe architectural, si on ne néglige pas d'associer l'école et la grande cour, pavée dès l'origine, au bâtiment principal. Après les vicissitudes de la guerre de Trente Ans, qui plongea Delémont et sa vallée dans une profonde misère, la ville refit assez rapidement surface. Encore pendant la période troublée, de 1629 à 1631, s'éleva le couvent des Capucins, hors les murs [43]. En 1635, on construisit la chapelle Notre-Dame de Montcroix et, entre 1654 et 1662,


Jardin venal
Chapelle
Poelle
Grande Rüe contre

Plan de l'Hôpital et de sa chapelle (1698).
(Archives de l'Ancien Evêché de Bâle, Porrentruy / A 114.)

un logis attenant, destiné aux sœurs Ursulines ou à celles du Tiers-Ordre de saint François, mais ce dernier projet échoua [44]. On était toujours hors les murs, comme au Vorbourg où la chapelle subit d'importantes transformations pendant la seconde moitié du XVIIe siècle. Durant ce même laps de temps, plusieurs incendies menacèrent la cité, mais furent miraculeusement interrompus par l'intercession précisément de la Vierge du Vorbourg [45]. A la chapelle, un ex-voto commémorant l'arrêt de l'incendie de 1671 montre la cité dans son enceinte médiévale [46] : murs de ville exceptés, le vieux Delémont y présente un visage assez proche de celui qui nous est parvenu [47]. Mais il manquait alors les grands édifices construits au XVIIIe siècle ou à l'orée de celui-ci, comme la Maison des Ursulines qui marque l'avènement d'une ère nouvelle, symbole de renouveau. Sur le plan de la ville de 1730 [48], on constate que ces grandes constructions ponctuent de leur note personnelle un angle ou une place de l'enceinte, respectivement de la ville : la châtellenie, devenue ensuite la préfecture, refaite ou remaniée en 1717 [49], répondant au nord-est au couvent des Ursulines situé au nord-ouest ; le château, au sud-ouest, vis-à-vis de ce dernier, dès 1716 [50] ; enfin les deux monuments qui n'avaient pas encore été remplacés vers 1730 : l'hôtel de ville érigé de 1742 à 1745 [51] et la nouvelle église paroissiale dédiée à saint Marcel, élevée entre 1762 et 1766 [52], qui clôt superbement la série et parfait le visage de la vieille ville. Pour encadrer en le respectant un tissu urbain plus ancien, ce que font tous ces édifices, les constructeurs de l'hôpital et du couvent des Ursulines avaient montré la voie, en précurseurs.

NOTES

[1] A. Daucourt, *Histoire de la ville de Delémont*, Porrentruy, 1900, pp. 309-310.

[2] Une plaque scellée dans le mur ouest du portique accostant la partie est du mur nord de l'ancien hospice rappelle les dates principales de l'histoire de cet édifice : « Ces bâtiments, construits de 1696 à 1969, restaurés de 1972 à 1973, sont placés sous la protection de la Confédération. Ils furent successivement :

Couvent des Ursulines de 1699 à 1786
Maison des orphelins de 1786 à 1792
occupés par l'armée française de 1792 à 1812
Collège de Delémont de 1812 à 1846
Hôpital de district de 1850 à 1932
Hospice des vieillards de 1932. »

[3] Les dossiers A 57 et A 114 des Archives de l'Ancien Evêché de Bâle, à Porrentruy (abrégées ci-après AAEBP), ont fourni l'essentiel de la substance inédite publiée ici. Le plan de 1730 provient du dossier A 55/12 des mêmes archives. Il a été publié par André Rais, *Rues delémontaines*, dans les *Actes de la Société jurassienne d'Emulation*, N. S. 49, 1945 (abrégés *ASJE*), pl. 3 (face à p. 64). L'original mesure 42,5 x 53 cm.

[4] Daucourt, *op. cit.*, pp. 74, 79, 309.

[5] AAEBP, A 57, N° 28. « Marché de maçonnerie pour un nouveau Hôpital à Delémont », abondamment cité ci-dessous.

[6] Ibid., A 57, N° 41. Fréquemment cité plus bas comme « Conte ».

[7] AAEBP, A 114. L'évêque affirme dans une lettre que l'hôpital est imparfaitement achevé. Voir aussi Daucourt, *op. cit.*, p. 309, et André Rais, *Delémont, ma ville*, Genève, 1956, pp. 57, 111. L'acte de vente date du 28 avril 1698, et l'école des filles aurait commencé au début du mois de mai de la même année.

[8] Depuis 1845, rue de l'Hôpital. Voir Rais, *a. c.*, dans *ASJE* 1945, pp. 90-91.

[9] Lors de la reconstruction de l'église paroissiale Saint-Marcel, à Delémont, en 1762-1766, il fallut par exemple ajouter après coup une marche à l'escalier du portail principal. Voir Archives municipales, Delémont (abrégées AMD), procès-verbaux du Conseil (abrégés P.-V.), 1766-1774, et Fonds Saint-Marcel.

[10] Or, toutes les opérations concernant la construction de l'hôpital s'arrêtent en mars 1698. Voir plus bas.

[11] Le « Conte » ne localise pas ces démolitions. Il n'est donc pas possible d'établir si elles précèdent éventuellement le chantier proprement dit de l'hôpital. D'autres démolitions ont encore lieu entre le 14 mai et le 3 octobre 1697. Elles ne sont pas mieux situées.

[12] Entre la date du marché de maçonnerie, le 15 avril 1696, et le 8 octobre de la même année, on aurait renoncé à l'œil-de-bœuf unique pour en faire deux, qui existent toujours. Voir ci-dessus pp. 394 et 395.

[13] Marcel Strub, *Notes sur quelques monuments de la ville de Fribourg*, dans les *Annales fribourgeoises*, 1968, pp. 165-178, plus particulièrement p. 175.

[14] Nous ne disposons que d'un indice à la fois vague et tardif de son éventuelle appartenance au « monde de la construction » : un certain Joseph Cuenin, peut-être son descendant ou plus simplement descendant de la même famille, est

maçon ou plutôt carrier, lorsqu'on réédifie Saint-Marcel. AMD, P.-V., 1755-1765, pp. 468, 474, 476, 477, 495, 503, 521, et Fonds Saint-Marcel. Voir aussi plus bas note 24. Les architectes « occasionnels » ne sont pas rares au XVIIe siècle, voir *Les Monuments d'Art et d'Histoire de la Suisse* (abrégés *MAHS*), vol. 51, *Vaud I, La ville de Lausanne* I, par Marcel Grandjean, Bâle, 1965, pp. 387-388 et 405-406.

[15] Pour autant que les Feune, Sigrist et autres Schitz fussent bien Delémontains, ce qui semble acquis pour les premiers nommés, voir plus bas pp. 400-401 et note 24.

On n'aura pas manqué d'observer que tous ces noms sont de consonnance germanique, Schelhorn — qui signait Nicolaus — en tête.

Delémont semble moins bien pourvue en maçons dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, ainsi qu'il appert des péripéties de la construction de Saint-Marcel, quand le prince-évêque Joseph-Guillaume Rinck de Baldenstein qualifiait comme suit les maîtres locaux : « Nos ânes d'ouvriers ». AAEBP, A 27/16, N° 73.

[16] Adolf Reinle, *Kunstdenkmäler der Schweiz* (abrégés *KDMS*), vol. 30, *Luzern II,* Bâle, 1953, pp. 266-272. M. Strub, *MAHS,* vol. 41, *Fribourg III,* Bâle, 1959, pp. 373-398.

[17] Sur l'évolution de l'architecture hospitalière européenne, voir Dankwart Leistikow, *Hospitalbauten in Europa aus zehn Jahrhunderten,* Ingelheim am Rhein, 1967. Plus particulièrement pp. 61-69 et 75-88.

[18] AAEBP, A 114. Même lettre que ci-dessus note 7.

[19] Daucourt, *op. cit.,* pp. 307-308. Il était peu désireux de voir s'installer à Delémont des sœurs « étrangères », de Pontarlier ou de Saint-Hippolyte, contrairement aux vœux du Magistrat de la ville et aux intentions du Haut-Chapitre de Bâle. Delémont, appelée par A. Rais, *op. cit.,* p. 35, « joyau le plus précieux de la mitre épiscopale », était depuis la Réforme la seconde ville de la principauté, mais l'évêque y exerçait le double pouvoir spirituel et temporel, tandis que Porrentruy, siège de sa résidence, dépendra ecclésiastiquement de Besançon jusqu'en 1779, avec les paroisses d'Ajoie, sauf Charmoille et Miécourt. Voir Daucourt, *op. cit.,* p. 446.

[20] Daucourt, *op. cit.,* p. 310. Le couvent des Capucins occupait l'emplacement de l'actuelle Ecole normale des institutrices. C'est-à-dire que, hors des murs de ville, il dominait le site du nouveau couvent des Ursulines. Les P. P. prétendaient que si ces dernières construisaient sur les murs de la ville on verrait jusque dans leurs cellules ! Voir plus bas p. 404.

[21] Daucourt, *op. cit.,* p. 309.

[22] *Ibid.,* p. 309, avance des chiffres quelque peu différents : coût de l'hôpital à la ville : 7500 l., contribution de l'évêque : 16 606 l., plus 3000 l. plus tard. Il se fonde sûrement sur des documents des AMD, tandis que je me suis fié aux décomptes des sœurs, voir note suivante.

[23] AAEBP, A 114. Ils s'intitulent en fait tous trois « Remarque de touts les despens de Nostre Batimens », l'un « jusque au 4me Decembre 1699 », le deuxième « jusque le 20 Aoust 1700 », et le dernier, postérieur, les sommes l'indiquent, ne portent pas de date et ajoute à bâtiment « de la Maison de st. ursule de Delémont ». Les deux derniers comportent en outre le détail des montants reçus, intitulé dans le troisième décompte : « Remarque de Tous ce que Nous avons Receu et Mis tant pour l'achapt de l'hopital, Maison et chesal, comme aussi pour pastir la Maison de ste ursule à Delémont. » Nous citons constamment ces documents dans les pages suivantes, sans plus en préciser la source détaillée, afin de ne pas alourdir excessivement le discours. Le plan de 1698 provient du même dossier A 114.

[24] Comme pour Cuenin (voir plus haut note 14), on rencontre lors du chantier de Saint-Marcel un Charles Feune, propriétaire de carrière et carrier lui-même, semble-t-il. AMD, P.-V., 1755-1765, page 521 et Fonds Saint-Marcel.

[25] A propos du tuf, on avait pris celui de Courfaivre pour l'hôpital, voir plus haut p. 396. On ne précise pas sa provenance cette fois. On sait que, pour Saint-Marcel, le tuf de Develier et de Courfaivre fut jugé impropre à la construction des voûtes. AMD, P.-V., 1755-1765, pp. 462-463.

[26] AAEBP, A 114. Requête.

[27] Monnot Hugues-Jean, tout comme son homonyme et peut-être parent le Frère Antoine Monnot, est connu pour ses sculptures en bois. Seule une étude stylistique poussée pourrait étayer l'hypothèse de sa main dans les figures de pierre qui ornent les niches, à l'extérieur du couvent. Voir Gustave Amweg, *Les Arts dans le Jura bernois*, T. I, Porrentruy 1937, pp. 212-217, plus particulièrement p. 214, où l'auteur date erronément de 1698-99 les lignes relatives à l'autel des Ursulines, qui sont postérieures au 20 août 1700.

[28] Sur Chariatte Jean-Nicolas, voir Amweg, *op. cit.*, pp. 256-257, avec la même remarque que précédemment (document antidaté).

[29] Selon Rais, *op. cit.*, p. 52. Daucourt, *op. cit.*, p. 310, date du 22 juin la consécration de l'église des Ursulines, en l'honneur de saint Antoine ermite, de sainte Ursule, des XI mille Vierges, de sainte Agathe et de saint Martin.

[30] Voir plus haut note 27. Saint Antoine est le premier patron de la chapelle, sa place au-dessus du portail se justifie pleinement. Par contre, saint Eloi, dans sa niche de l'aile est, n'apparaît pas en relation aussi évidente avec la Maison de Sainte-Ursule à Delémont.

[31] Reproduite par l'abbé A. Membrez, *Eglises et chapelles du Jura bernois*, Olten 1938, p. 122. On y voit aussi l'intérieur de la chapelle à cette date, avec un autel du XIXe siècle (1845-50 ?).

[32] Voir plus haut note 2. Le plan de 1730, AAEBP, A 55/42, voir plus haut note 3, reproduit la disposition générale du couvent à cette date. Les adjonctions du XIXe siècle ont été éliminées lors de la dernière restauration. Pour les questions historiques, voir Daucourt, *op. cit.*, pp. 311-312.

[33] Il n'est pas à exclure que les Ursulines, ou le prince-évêque, aient pris quelque part à l'élaboration du nouveau projet. De toute façon, Cuenin, en tant que constructeur de l'hôpital, devait mieux que quiconque connaître « son » édifice pour être en mesure d'en tirer le meilleur lors de l'agrandissement.

[34] André Chèvre, *Lucelle, histoire d'une ancienne abbaye cistercienne*, Bibliothèque jurassienne 1973, pp. 209-211 et 216-220. Les pages de garde en tête de l'ouvrage portent une vue de Lucelle vers 1750, légende p. 337.

[35] Amweg, *op. cit.*, pp. 69-70 ; A. Membrez, *op. cit.*, pp. 75-79 ; surtout Alfred Wyss, *Die ehemalige Praemonstratenserabtei Bellelay*, Bern 1960, pp. 138-139 et 142, fig. 1-4 et 19-20.

[36] Amweg, *op. cit.*, p. 68 ; Daucourt, *op. cit.*, pp. 359-361 ; Rais, dans *ASJE*, 1945, p. 12 (dès 1718 !).

[37] Venues également de Porrentruy, en 1634. Strub, *MAHS*, vol. 41, *Fribourg III*, Bâle 1959, pp. 240-243, 259-262. Voir note suivante.

[38] Venues de Fribourg en 1659, elles essaimeront à leur tour en 1696, à Fribourg-en-Brisgau. Le même Frère Jésuite, Henri Mayer, élève des maîtres du Vorarlberg, dressa successivement les plans des bâtiments conventuels pour les

Ursulines de Lucerne (vers 1672-1676) et pour celles de Fribourg (1676-1677). A Fribourg, l'église était alors déjà construite. Reinle, *KDMS*, vol. 30, *Luzern II*, Bâle 1953, pp. 370-374, 376-379.

[39] Amweg, *op. cit.*, pp. 51-52. On a maintenu le même système, en plein milieu du XVIIIe siècle, à l'Hôtel de Gléresse à Porrentruy (actuel bâtiment des Archives de l'Ancien Evêché de Bâle), tempéré il est vrai par l'articulation verticale des lésènes à refends qui cernent les trois axes centraux. Voir *ibid.*, pp. 4 et 65, et Jean Gressot et André Rais, *Porrentruy, ville impériale*, Genève 1956, pp. 150-151.

[40] A la façade arrière, le linteau d'une fenêtre est pourvu de ce qui semble être l'amorce d'un meneau, qui n'a peut-être jamais existé.

[41] Au début du XVIIe siècle, on bâtit encore à Delémont selon la tradition gothique. Un des meilleurs exemples en est la chapelle Saint-Michel, érigée en 1613-1614 par Gérie Monnin, « entrepreneur-architecte ». Voir Alain-Charles Gruber, *La ville de Delémont*, Guides de monuments suisses, N° 120, Bâle, 1971, pp. 12-13, fig. 13-15. Dans l'architecture régionale, le retard stylistique ira s'amenuisant avec le temps, mais il est toujours sensible au début du XIXe siècle. Tel décalage n'entre évidemment pas en ligne de compte pour les grands monuments construits par des architectes et ouvriers « étrangers ».

[42] Gruber, *op. cit.*, p. 14.

[43] Membrez, *op. cit.*, pp. 120-122. Voir plus haut p. 399 et note 20.

[44] *Ibid.*, p. 118.

[45] Daucourt, *op. cit.*, pp. 271, 274. En 1661, 1671 et 1692.

[46] Tableau reproduit par Rais, *a. c.*, *ASJE*, 1945, pl. 4 (face à p. 65), et Gruber, *op. cit.*, p. 2, fig. 1.

[47] Le plan d'ensemble — largeur des rues frappante — et la disposition de détail — largeur des maisons — sont peut-être postérieurs au grand incendie de 1487, auquel survécurent l'église paroissiale et six maisons seulement. Voir Daucourt, *op. cit.*, p. 87. Une représentation tardive de cet événement a été publiée par Rais, *a. c.*, *ASJE* 1945, pl. 2 (face à p. 47). *Ibid.*, pl. 10 (face à p. 145), le « Plan des bâtiments incendiés en 1829, Place Brûlée actuellement », où se tient aujourd'hui le marché, l'un des rares « trous » dans le plan d'occupation du périmètre de la ville médiévale.

[48] Voir plus haut notes 3 et 32.

[49] Daucourt, *op. cit.*, p. 405 ; *Rais, ASJE* 1945, p. 10 ; Gruber, *op. cit.*, p. 18. La façade en a été modifiée par deux fois au XIXe siècle.

[50] Voir plus haut pp. 403-404 et note 36. Voir encore Gruber, *op. cit.*, pp. 14-17.

[51] Rais, *ASJE* 1945, p. 11 ; Gruber, *op. cit.*, pp. 17-18, fig. 22, p. 19. Le troisième étage a été ajouté en 1866.

[52] L'auteur de ces lignes publiera, dans *Nos Monuments d'art et d'histoire* 1974, N° 4, un article consacré au chantier et aux constructeurs de Saint-Marcel (1762-1766), sur la base des nombreux documents conservés aux AMD et AAEBP, A 27/16.